

Études littéraires africaines

COUAO-ZOTTI Florent, *Notre pain de chaque nuit*, Paris, Le Serpent à plumes, 1998, 225 p.

Rodolphine Wamba



Numéro 6, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042144ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042144ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wamba, R. (1998). Compte rendu de [COUAO-ZOTTI Florent, *Notre pain de chaque nuit*, Paris, Le Serpent à plumes, 1998, 225 p.] *Études littéraires africaines*, (6), 59–60. <https://doi.org/10.7202/1042144ar>

il est frappé par une crise de la personnalité, ne se reconnaissant pas dans les chefs tyranniques qui façonnent son destin, et incapable de s'en débarasser ; il est victime de l'"esprit sorcier", Mudimbe stigmatisant par cette expression une forme d'envie toute particulière : celle qui voit toujours derrière la réussite professionnelle ou sociale d'un parent (ou d'un compatriote) la main d'un sorcier ; parce qu'il manque de recul vis-à-vis de la modernité, il la sacralise ; il est enfin désorienté, victime de la confusion de ses repères politiques, historiques ou religieux.

Mudimbe ne s'en tient pas à ce tableau morose où il vilipende hommes et gouvernements, il propose des issues : valoriser la primauté de l'individu, de sa conscience et de sa liberté ; redéfinir l'ordre politique ; éviter le tribalisme destructeur en instaurant une sorte d'"equal opportunity" qui répartirait de manière équitable le patrimoine culturel et économique ; avoir le courage d'une pensée personnelle. Aux penseurs africains (politiques ou universitaires) qui auraient tendance à n'accepter de maîtres ou de modèles qu'européens, Mudimbe adresse cet avertissement : "La vie et le soleil ne sont pas nécessairement meilleurs de l'autre côté de la barrière".

Au terme d'un survol même rapide de ce premier numéro de *Congo-Meuse*, le lecteur éprouve le sentiment d'avoir été plongé au cœur d'un débat interculturel empreint d'une grande pondération, y compris dans les contributions fustigeant la "piraterie" de certaines coteries coloniales. Le Congo et la Belgique dialoguent ici (avec parfois le concours de voix étrangères aux deux communautés) autour du roman, de la poésie, du théâtre, de la nouvelle, des récits autobiographiques, des proverbes ou sentences... en interlocuteurs partageant outre une grande part d'histoire coloniale, l'espace francophone où l'un et l'autre brocardent certaines pensées ou attitudes passées : le mythe de cultures africaines intactes ou celui non moins irréaliste d'une Belgique devant en tous points servir de guide au Congo.

Une grande revue internationale est née, *Congo-Meuse*, revue du CELIBO (Centre d'Étude des Littératures Belge et Congolaise de Langue Française).

■ Papa SAMBA DIOP
Université de Paris XII-Créteil.

BÉNIN

■ COUAO-ZOTTI FLORENT, *NOTRE PAIN DE CHAQUE NUIT*, PARIS, LE SERPENT À PLUMES, 1998, 225 p.

Le jeune écrivain béninois Florent Couao-Zotti est connu comme nouvelliste ; *Notre pain de chaque nuit* est son tout premier roman. Que nous donne-t-il à lire dans ce texte au titre qui rappelle la prière des chrétiens, la nuit venant s'y substituer au jour ?

L'histoire a pour cadre une ville africaine : Cotonou. L'intrigue se noue autour de deux personnages principaux : la prostituée de luxe Nono et Adolphe Saklo, un boxeur surnommé Dendjer. Au fil des amours tumultueuses de Nono avec le député Kpakpa, l'auteur évoque la vie politique du pays et ses innombrables "combines" ; Dendjer, qui a gardé un cœur pur au cours de sa fulgurante carrière de pugiliste aime Nono et est prêt à tout pour la garder. Mais le destin est en marche et le roman se terminera dans une apocalypse généralisée : éventration de Kpakpa, suicide de Dendjer et folie de Nono.

Notre pain de chaque nuit est loin d'être notre pain de chaque jour, celui qui nourrit, fortifie et contribue au bien-être. Il est dévastateur, nocif, c'est "le sexe à trappe". Tous ceux qui s'en nourrissent en meurent. Dans ce texte, on parle beaucoup de sexe mais, grâce au style de l'auteur très riche en images et en africanismes, le vocabulaire ne choque pas. Roman à sensation dont le récit est à la fois linéaire et truffé de suspenses et de rebondissements, c'est une fresque de la société africaine qui apparaît. Une constellation de thèmes, un entrelacs de symboles : la corruption, la prostitution, le fétichisme, la polygamie, l'égoïsme et le cynisme des élus du peuple, les pratiques électorales, la misère dans les villages, le fonctionnement de la police, etc. Très vite, *Notre pain de chaque nuit* brise les barrières spatio-temporelles pour donner à réfléchir sur les grands thèmes philosophiques tels que l'absurdité de la vie, la destinée humaine, le concept du bonheur, le déterminisme, le manichéisme.

■ Rodolphine WAMBA

Université de Dschang-Cameroun

CÔTE-D'IVOIRE

■ KOUROUMA, AHMADOU, *EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES*, PARIS, SEUIL, 1998, 362 PAGES.

Plutôt indéfinissable, le genre "roman" offre un espace très accueillant. Comme l'écrit Kundera : "Le roman est liberté quasi illimitée" (*L'Art du roman*, p.107). De cette liberté, Ahmadou Kourouma use généreusement. Son dernier livre, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, semble d'abord n'avoir pas grand-chose de "romanesque". Son titre, très étonnant et provocateur, donne le ton ironique, ou plutôt, comme Kourouma le dit lui-même, "sarcastique", et annonce la comédie historique et politique. Ce titre enferme aussi le récit dans un premier cercle : c'est seulement à la dernière page que la phrase du titre est expliquée, par un mot du "sora", le griot des chasseurs, au dictateur Koyaga : "car vous êtes sûr que si d'aventure les hommes refusent de voter pour vous, les animaux sortiront de la brousse, se muniront de bulletins et vous plébisciteront" (p. 358). Ainsi le dictateur-chasseur conçoit-il la démocratie, lui pour qui la fron-